



La preuve que Martin Luther King avait raison: le monde entier pratique aujourd'hui la nonviolence

How the world is proving Martin Luther King
right about nonviolence

Erica Chenoweth and Maria J. Stephan

Washington Post, January 18, 2016

Translation: Anne-Marie Codur and Nicola Barrach, February 2018



TRANSLATOR'S NOTES

La preuve que Martin Luther King avait raison: le monde entier pratique aujourd'hui la nonviolence

Erica Chenoweth et Maria J. Stephan, 18 janvier 2016



Au Yémen, Tawakkol Karman (à droite, avec le foulard blanc) a reçu le Prix Nobel de la Paix pour son action nonviolente pour l'avancement des droits des femmes.

Sudarsan Raghavan Photo Editor

“Je suis rentré de mon séjour en Inde encore plus convaincu que jamais que la résistance nonviolente est l'arme la plus puissante dont les peuples opprimés disposent dans leur lutte pour la liberté.” – “L'Autobiographie de Martin Luther King Jr.,” édité par Clayborne Carson

Depuis 2011, le monde est le théâtre d'une multitude de conflits. Mais bien que les insurrections armées continuent d'enflammer le Moyen-Orient, le Sahel et l'Asie du Sud, les conflits violents ne sont plus le mode opératoire principal par lequel les peuples cherchent à redresser les injustices qu'ils subissent. De Tunis à Tahrir Square, du Burkina Faso à Hong Kong, et aux Etats-Unis, d'Occupy Wall Street à Black Lives Matter, tous les mouvements à travers le monde ont tiré les leçons de Gandhi, de Martin Luther King, et d'activistes anonymes qu'ils soient proches ou lointains, pour pousser au changement.

Le message de Gandhi et de King, qui insiste sur la résistance nonviolente à travers laquelle les gens, sans avoir recours aux armes, utilisent un ensemble de tactiques coordonnées telles que grèves, manifestations, boycotts, et autres actions afin de confronter un adversaire, a provoqué des critiques. Certaines de ces critiques reposent sur une mauvaise compréhension de ce qu'est la résistance civile, et d'autres proviennent des doutes qu'ont certains analystes de la capacité que des gens du peuple, non-armés et subjugués par un système qui les écrase, puissent s'organiser et défier un puissant adversaire. Avec chaque nouveau

mouvement nonviolent, les mêmes défis apparaissent et les mêmes questions se posent, en particulier celle de l'efficacité de l'action nonviolente face à un pouvoir retranché et une oppression systémique.

En 2011, nous avons publié un livre qui explorait ces questions au travers d'une étude quantitative qui a mis en évidence de manière inattendue le fait que les campagnes de résistance nonviolentes ont réussi statistiquement deux fois plus souvent que les campagnes de résistance armée. L'étude a pris en compte les mouvements du XXème siècle cherchant à obtenir la chute du leader national ou à gagner l'indépendance territoriale.

Cette conclusion peut paraître naïve, cependant lorsque l'on creuse la question et les données statistiques, on se rend compte que ce n'est pas parce que la nonviolence des opprimés fait fondre les cœurs de leurs oppresseurs que les mouvements ont gain de cause. C'est parce que les méthodes de lutte nonviolente ont un plus grand potentiel d'attirer une large mobilisation populaire – en moyenne, les mouvements nonviolents attirent onze fois plus de gens que les insurrections armées – et aussi parce que la nonviolence du mouvement provoque des retournements de loyauté au sein même du régime.

La participation de masse rassemble des personnes venant de tous les segments de la société et renforce les réformateurs parmi les participants, tout en marginalisant les plus radicaux. Quand la participation est nonviolente, elle accroît les chances qu'a le mouvement d'éroder le soutien au régime et à ses cadres, en rendant possible et plus attirant le retournement de loyauté parmi les forces de l'ordre, les élites économiques et les fonctionnaires, qui n'ont plus à craindre de représailles sanglantes pour avoir été du côté de l'opresseur.

En d'autres termes, la résistance nonviolente est efficace non pas tant en raison de son pouvoir de conversion qu'en raison de son potentiel créatif, co-optif et coercitif - une théorie soutenue depuis longtemps par le fondateur de l'Institut Albert Einstein, Gene Sharp.

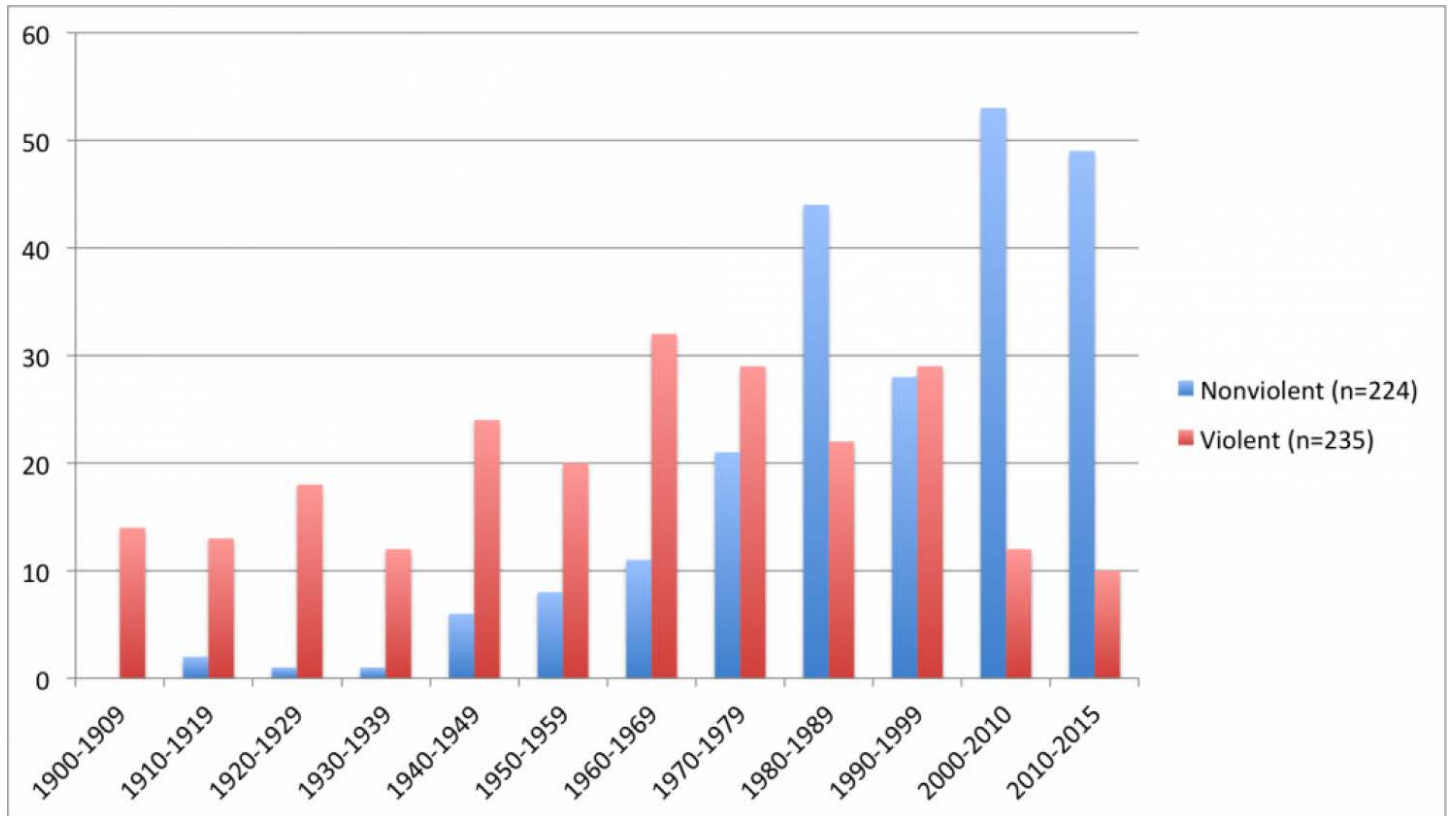
Naturellement, toutes les formes de campagnes nonviolentes ne réussissent pas. Mais là où elles échouent, il n'y a pas de raisons de croire que des soulèvements violents auraient mieux réussi à leur place.

C'était bien le cas en 2011. Mais nous sommes aujourd'hui en 2016. Quelles leçons pouvons-nous tirer de ce qui s'est passé pendant les cinq dernières années? Voici les observations empiriques les plus marquantes ayant retenu l'attention des sciences politiques, et qui ont des implications assez surprenantes pour ceux qui doutent encore du pouvoir de l'action nonviolente.

1. Les campagnes nonviolentes se répandent

Si vous avez l'impression que nous vivons une époque particulièrement troublée dans l'histoire, vous avez raison. Mais les troubles de notre époque sont d'un genre nouveau. La base de données du projet appelé Major Episodes of Contention project (dirigé par la Professeure Erica Chenoweth à l'Université de Denver) montre que les campagnes de résistance nonviolente sont devenues la catégorie d'action de contestation la plus commune dans le monde d'aujourd'hui (celle qu'on appelle en statistique la catégorie modale). Un autre projet de collection de données, utilisant d'autres sources et d'autres critères de classification, le NAVCO Data Project, montre un résultat similaire. D'autres ensembles de données corroborent ces résultats. Les insurrections violentes - définies par des opérations militaires ayant fait 1000 morts ou plus - sont statistiquement sur le déclin depuis les années 70, alors que les campagnes reposant principalement sur la résistance nonviolente sont en ascension spectaculaire. Notons que notre classification des campagnes

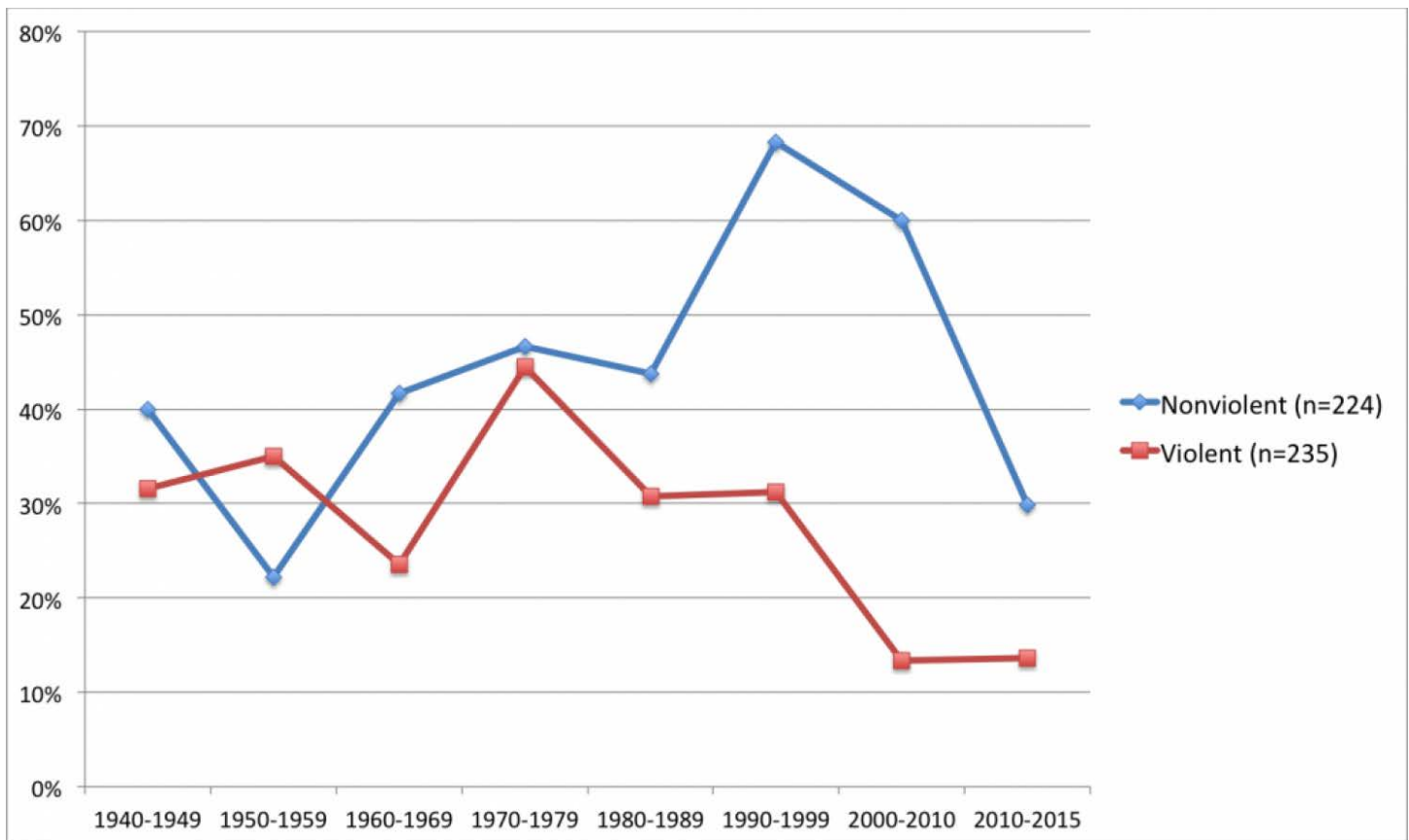
nonviolentes sont de type maximaliste, c'est à dire que leur objectif est maximal: expulser les détenteurs du pouvoir ou obtenir l'indépendance territoriale par la sécession ou par l'expulsion d'une force militaire d'occupation ou de pouvoir colonial.



Dans les cinq premières années de la seconde décennie du 21ème siècle, on observe davantage de campagnes nonviolentes que durant toute la décennie 90, et presque autant que pendant les années 2000. La décennie actuelle est en passe de devenir la plus contentieuse en conflits nonviolents jamais enregistrée.

2. Bien qu'elles soient de plus en plus nombreuses, les campagnes de résistance nonviolente voient leur taux de réussite décliner.

Cette augmentation du nombre de campagnes nonviolentes a permis à un nombre grandissant de mouvements de faire leur apprentissage de la nonviolence en copiant les méthodes développées par les mouvements qui les ont précédés. Le taux de succès de la résistance nonviolente a connu son apogée pendant les années 90. En déclin depuis, elle connaît une diminution marquée dans la décennie actuelle.



Il peut y avoir plusieurs raisons à cela. D'abord, les adversaires des mouvements, c'est-à-dire les autorités au pouvoir, ont eux aussi appris et se sont adaptées aux défis venant du peuple. Ces régimes autoritaires avaient tendance à sous-estimer le potentiel du pouvoir du peuple mais de nos jours, ces régimes ont compris que les campagnes nonviolentes représentent un réel danger, et ils consacrent davantage de ressources à les combattre pour empêcher leur émergence et leur développement. C'est ce que Bruce Bueno de Mesquita et Alastair Smith, dans leur ouvrage "Dictator's Handbook" (le manuel du dictateur), décrivent en montrant que ces régimes utilisent une "répression intelligente" afin de subvertir les mouvements de dissidence dès leur apparition.

Ce phénomène d'adaptation acquise, encore appelé "authoritarianism 2.0" par Steven Heydemann (Professeur de la Chaire Ketcham en études moyen-orientales de Smith College) est au cœur de la réflexion du projet "Future of Authoritarianism" développé par le Atlantic Council.

Seconde raison, les activistes employant des méthodes d'action nonviolente peuvent également s'inspirer des mauvaises leçons de la part d'autres mouvements contemporains à travers le monde. Par exemple, on a pu être tenté de croire, sur la base de la couverture médiatique des événements de Tunisie en 2010 et 2011 qu'il suffisait de trois semaines de mobilisation dans la rue pour faire tomber un dictateur. Or cette mécompréhension repose sur l'ignorance du fait que la Tunisie avait une histoire assez unique dans le monde arabe, d'une organisation très robuste de syndicats ouvriers qui ont appuyé le soulèvement populaire en lançant des grèves générales qui ont paralysé l'économie tunisienne. Ceci a fini par pousser les élites des affaires et du commerce à retirer leur soutien au Président Zine el-Abidine Ben Ali, et les forces de sécurité à défier ses ordres de tirer sur la foule des manifestants.

Il est naturel que les activistes s'inspirent d'autres luttes pour en tirer des leçons pour leur propre mouvement mais répliquer des méthodes utilisées ailleurs peut souvent conduire à des échecs. Par exemple Kurt Weyland de l'Université du Texas remarque que pendant la vague de révolutions violentes survenues à travers l'Europe

pendant l'année 1848, les dissidents ont voulu répliquer à la lettre la stratégie initiale de soulèvement contre la monarchie des Orléans en France, mais se sont confrontés à des monarques qui étaient beaucoup mieux préparés et avaient des ressources plus conséquentes, des adversaires donc autrement difficiles à vaincre que le Roi Louis-Philippe.

Alors que la vague des insurrections se répandait en Europe, les souverains qui étaient les derniers à y faire face savaient mieux les anticiper et les écraser, en jouant des divisions entre les opposants aux régimes pour mieux les affaiblir. Aujourd'hui on peut observer un phénomène semblable, en particulier lors des vagues régionales de soulèvements populaires, telles que celle des révolutions arabes, où les derniers mouvements à se soulever ont moins de chance de réussir que les premiers.

3. Malgré cela, les campagnes nonviolentes ont un taux de réussite plus élevé que les insurrections violentes.

Les campagnes utilisant l'insurrection armée ont eu des résultats bien pires, en termes de taux de réussite, que les campagnes nonviolentes depuis les années 60. En fait, si on fait le total, de 1900 à 2015, les campagnes nonviolentes ont réussi 51% du temps, alors que les campagnes violentes n'ont atteint leur objectif que dans 27% des cas. Pour la période 2010-2015, on peut déjà dire que 30% des campagnes nonviolentes ont réussi contre à peine 12% des campagnes violentes. L'écart entre les taux de réussite des deux types de mouvements est supérieur à la moyenne du taux de réussite de tous les mouvements confondus.

4. Les ailes armées sont souvent un handicap pour les mouvements populaires nonviolents

Une des questions les plus débattues depuis 2011 est celle de savoir si l'usage partiel et limité de la violence,, aux côtés d'un mouvement qui serait essentiellement non-armé et nonviolent, l'aiderait ou au contraire lui serait néfaste. Ce débat universitaire a eu lieu surtout aux Etats-Unis, dans le cadre de ce que l'analyse de ces mouvements appelle la "diversité des tactiques". Cette question demeure extrêmement importante car sur le terrain, il arrive souvent que les mouvements qui recherchent un changement radical de gouvernement utilisent des méthodes nonviolentes, violentes, ou un mélange des deux. Malgré tout ce que les observateurs, les analystes, ou les activistes eux-mêmes ont pu dire à ce sujet, le fait est qu'il y avait jusqu'à présent très peu de preuves empiriques permettant de démêler le pour et le contre.

Dans un article récent de la revue "Mobilization," Erica Chenoweth et Kurt Schock (de Rutgers University) ont utilisé des données comparatives pour étudier l'impact d'un usage limité de la violence. Ils ont mis en évidence que les ailes armées peuvent aboutir, dans le court terme, à atteindre certains objectifs: en améliorant la mise en visibilité du mouvement, en attirant davantage l'attention des médias, en offrant la perception auprès du public que cette violence n'est qu'une auto-défense, en permettant de diffuser largement une culture d'opposition qui renforce la détermination des membres les plus radicaux en leur offrant une expérience cathartique de « défoulement ». Cependant, les ailes armées sapent souvent les objectifs de long terme du mouvement, en particulier en faisant échouer les tentatives visant à attirer une plus grande participation de milieux très divers de la société, à acquérir la sympathie de tierces parties, ou encore à inciter les forces de sécurité à désertir le régime et à soutenir le mouvement.

Leur recherche met en évidence le fait que la présence d'ailes armées est statistiquement associée avec des taux faibles de participation qui se concentrent sur une catégorie homogène au lieu d'attirer une grande

diversité sociale, ce qui diminue au bout du compte l'avantage principal de l'usage de la résistance nonviolente.

Une autre étude conclut également que les ailes armées tendent à accroître la répression de l'Etat, ce qui est corrélé avec une participation plus faible en raison des risques encourus. En général, les ailes armées ne sont donc pas à l'avantage des campagnes nonviolentes et sapent leurs chances de succès.

Omar Wasow de l'Université de Princeton apporte un éclairage supplémentaire sur les effets politiques des mouvements selon leur caractère plus ou moins "violent". En consultant la base de données sur les manifestations des Noirs Américains dans les années 60, Wasow montre de façon très convaincante que la plus grande fréquence des actions nonviolentes a entraîné un soutien croissant pour le mouvement des Droits Civiques de la part de la population générale, élevant cette question au rang de priorité politique aux Etats-Unis. En revanche quand les manifestations violentes ont augmenté en nombre, d'une manière générale le public a réagi en demandant des mesures d'ordre de la part des pouvoirs publics. Après 1965, alors que les actions violentes se sont répandues parmi les Noirs Américains (Black Panthers et autres mouvements semblables), l'opinion publique s'est détournée de son soutien initial au mouvement des Droits Civiques mené par les leaders historiques de ce mouvement, au premier rang desquels Martin Luther King. La population générale s'est alors tournée vers une demande de respect de l'ordre et de la loi. Le mouvement avait alors perdu un de ses piliers de soutien principaux. Wasow montre que l'impact de cette violence dans la perception de l'opinion publique ne s'est pas seulement fait sentir dans le court terme mais également dans le long terme. Des décennies plus tard, le vote pour les candidats Républicains est corrélé avec ce retournement à la fin des années 60 vers une approche plus sécuritaire, ce qui suggère que l'utilisation de la violence ou de la nonviolence comme moyen de contestation a eu des effets politiques de très long terme aux Etats-Unis.

5. L'émergence de mouvements de résistance nonviolente est très difficile à prédire

Le champ entier de la Sociologie s'est penché depuis longtemps sur la question de l'émergence des mouvements sociaux. Dans ces études, les campagnes de résistance nonviolentes maximalistes sont un cas à part, puisqu'elles supposent des actions concertées qui ont pour but de perturber profondément le système en place et visent une transformation fondamentale, brisant le status quo et provoquant un changement de régime. Les études ayant analysé les causes de l'émergence de mouvements nonviolents ont identifié une longue liste de facteurs étant positivement corrélés avec cette émergence. Ils incluent l'importance et la densité du secteur de l'industrie (Butcher & Svensson, 2014), les émotions (Pearlman, 2013), la proximité géographique (Gleditsch & Rivera, 2015), et les antécédents historiques de mouvements de contestation (Braithwaite, Braithwaite, & Kubik, 2015).

En 2015, Chenoweth et Jay Ulfelder ont évalué la validité de plusieurs théories sur les soulèvements sociaux de masse, en testant leur capacité à correctement prédire si des campagnes nonviolentes verraient le jour. Contrairement au cas des campagnes armées, des coups d'Etat ou des effondrements internes des institutions d'état, qui ont été largement étudiés et que les experts peuvent généralement prédire avec une grande acuité, l'émergence de campagnes nonviolentes de masse est un phénomène qui échappe à l'analyse car il peut se produire pratiquement partout et pour toutes sortes de raisons. Elles peuvent avoir lieu dans des situations où les experts pensaient qu'il serait très difficile de se mobiliser, et encore plus difficile de le faire de manière efficace.

Les causes qui expliquent pourquoi ces soulèvements ont lieu et ce qui les fait durer sont encore mal comprises. Chenoweth et Ulfelder concluent que les mouvements de contestation populaire sont tellement liés à leur contexte propre que les outils typiques de la prévision politique ainsi que les types des données recueillies ne sont pas adaptés pour identifier leurs causes. Une autre façon d'interpréter ce résultat est de constater que les gens qui s'organisent en soulèvements nonviolents sont capables de dépasser le contexte d'adversité qui pèse sur eux, avec une créativité qui défie les schémas connus et les recettes attendues, ce qui nous amène au dernier point de cette analyse.

6. La répression est une contrainte qui s'impose à tous les mouvements de dissidence mais qui ne prédétermine pas si la résistance choisit ou non l'approche nonviolente ni ne présage de ses résultats

Un des arguments les plus récurrents pour parler de la résistance nonviolente consiste à dire que celle-ci peut avoir lieu et réussir, dans la mesure où la partie adverse (le régime) ne réagit pas de manière trop "méchante" mais que dès que les choses se corsent et que le régime frappe fort, la résistance nonviolente devient impossible ou futile. Nous avons discuté ce point dans notre ouvrage de 2011 mais d'autres publications ont depuis apporté des éclairages nouveaux.

Sur la question de savoir si le niveau de brutalité de la répression a une influence sur la possibilité d'émergence d'une résistance nonviolente, Wendy Pearlman, dans son excellent ouvrage sur le mouvement national Palestinien, montre que la répression n'est pas le facteur unique expliquant les raisons pour lesquelles le mouvement soit passé de l'action nonviolente à la lutte violente. Elle rappelle que la répression était aussi intense pendant la phase nonviolente de la Première Intifada qu'elle l'a été pour d'autres phases violentes de l'histoire du mouvement. C'est d'après elle la baisse de cohésion interne au mouvement qui est le facteur explicatif le plus pertinent du passage à la violence. Quand le mouvement avait une vision collective forte autour d'un leadership uni et de normes et règles internes claires et acceptées par tous, alors le mouvement a été capable de générer une résistance nonviolente en dépit de la répression incessante du gouvernement israélien.

Les recherches menées par Jonathan Sutton, Charles Butcher et Isak Svensson, mettent également en lumière l'importance de la structure et de l'organisation interne du mouvement comme facteur déterminant dans la viabilité, face à la brutalité de la répression. Ils utilisent des données quantitatives pour avancer que lorsque le régime utilise la violence de manière unilatérale, allant jusqu'à massacrer les manifestants désarmés, les activistes peuvent toutefois l'emporter dans le long terme, à la condition qu'ils fassent partie d'une campagne plus large et très bien coordonnée.

Certains chercheurs ont des doutes sur la capacité d'une opposition nonviolente à sérieusement inquiéter des régimes répressifs hautement sophistiqués, en particulier ceux qui ont des ambitions génocidaires ou d'extermination physique de toute opposition politique. L'ouvrage récent de Christopher Sullivan sur le démantèlement systématique de l'opposition de gauche par les forces de sécurité du Guatemala, entre 1975 et 1985, fournit un exemple, où la sophistication et l'efficacité du régime a été particulièrement redoutable. Le massacre de manifestants pacifistes par le régime de Bashar al-Assad en Syrie, à la suite des manifestations à Deraa en mars 2011, relève de la même brutalité planifiée et nous rappelle cruellement que les campagnes nonviolentes échouent presque aussi souvent qu'elles réussissent.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, il est difficile de prédire quand les bureaucraties de ces régimes répressifs sont en mesure de maintenir le niveau de loyauté de leurs subordonnés face à un soulèvement populaire de masse – même dans un cas qui semble aussi impossible que la Syrie. De plus, dans un ouvrage à

paraître prochainement, Lee Smithey, Lester Kurtz et leurs collègues insistent sur le fait que la répression du régime contre des manifestants non-armés et nonviolents provoque souvent un effet boomerang: elle se retourne contre le régime en créant une vague d'outrage qui permet de mobiliser largement parmi la population et d'acquiescer le soutien de tierces parties, ainsi que d'accélérer le phénomène de défection de la part des forces de sécurité. C'est d'ailleurs souvent à partir d'épisodes répressifs que les campagnes nonviolentes se forment, en réaction à cette répression. Le meurtre d'Emmet Till fut un exemple horrible de violence qui provoqua une réaction de compassion et de sympathie immense qui contribua à une augmentation massive de la participation au mouvement des droits civiques.

En conclusion, nous voulions citer Martin Luther King Jr. dans un passage particulièrement inspiré de la « lettre d'une prison de Birmingham »: (dont on peut lire le texte intégral ici)

“Mes amis, je veux vous dire que rien de ce que nous avons accompli n'aurait pu se faire sans exercer une pression nonviolente et légale, avec toute notre détermination. Il est regrettable que dans l'histoire humaine, les groupes qui sont en position de privilège n'abandonnent que très rarement leurs privilèges volontairement. Certains individus peuvent être conduits à suivre une voie morale et à s'éloigner volontairement d'une posture injuste, mais, comme l'a rappelé Reinhold Niebuhr, les groupes sont souvent plus immoraux que les individus. Nous savons par notre dure expérience que la liberté n'est jamais offerte par les oppresseurs, elle doit être exigée par les opprimés.”

King était bien sûr préoccupé par les aspects à la fois moraux et pratiques de la résistance nonviolente. Mais on ne doit pas sous-estimer son pragmatisme, comme le souligne l'ouvrage de Jonathan Rieder sur la lettre de Birmingham.

Il est clair que nous avons encore beaucoup à apprendre sur la résistance nonviolente: c'est un phénomène émergent dans l'histoire humaine. La recherche dans ce domaine est également émergente en tant que champ à part entière des sciences sociales. Ceux qui cherchent à se confronter à des systèmes d'oppression bénéficieraient d'une recherche plus systématique sur la manière dont les mouvements nonviolents naissent et se développent dans des contextes différents. Les leaders politiques qui font face aux défis aussi variés que la résurgence des régimes autoritaires, la fragilité institutionnelle des états, l'extrémisme violent, bénéficieraient aussi d'une meilleure compréhension du comment et du pourquoi de la réussite des mouvements nonviolents – et en quoi on peut les soutenir efficacement.

Dans cette décennie – dans laquelle de plus en plus de gens utilisent la résistance nonviolente à des niveaux sans précédent – les chercheurs étudiant ces mouvements ainsi que les activistes qui les animent seraient bien inspirés de suivre la sagesse basée sur des principes moraux mais aussi sur un sens très pragmatique, que Gandhi et King nous ont légués comme chemin à suivre.

Erica Chenoweth est Professeure à la Josef Korbel School of International Studies de l'Université de Denver. Elle est la co-rédactrice du blog Political Violence @ a Glance et contribue au blog The Monkey Cage. Maria J. Stephan est Senior fellow au U.S. Institute of Peace ainsi qu'au Atlantic Council.